

LES ÂMES SILENCIEUSES

MÉLANIE GUYARD

LES ÂMES
SILENCIEUSES

Roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-141903-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Prologue

Août 1944

Ils respirent pareil, le père et la fille. L'air entre là, haché, maltraité, hésitant, et ressort avec précaution. Sa gorge à elle palpite, blanche et offerte, tandis que celle de l'homme, rouge, le poil clairsemé, suinte jusqu'à tacher le marcel blanc. Ils se font face mais ne se voient pas. Elle n'arrive pas à le regarder.

Il y a un million de mouvements sur lesquels elle peut fixer son attention, un millier de secondes qui rythment ses expirations : l'eau tombant dans le baquet de fer-blanc, le froissement des feuilles dans le tilleul, dehors, la vieille horloge, la fraîcheur du parquet sous ses pieds, le crissement de ses ongles sur le bois de la chaise. Dans l'air de la pièce, chargé d'odeurs de graisse, d'animaux et de cuisine à cause des conserves qu'il a bien fallu faire, ses derniers mots vibrent encore, longtemps après leur disparition. Ils la cernent, l'écrasent, l'étouffent. Ils

pèsent entre eux deux et les déchirent. Elle respire doucement pour ne pas se blesser.

Papa, pense-t-elle, mais elle ne dit rien. Elle imagine des phrases qui la sauvent, des stratégies efficaces qu'elle sait ne pas exister, elle compte les espoirs qu'il lui reste et les nœuds du bois sur la table qui la sépare de son père. Les muscles de ses bras pèsent le poids d'une vie. L'ombre de sa mère sanglote à la périphérie. Elle supporte sans broncher la dureté des pupilles posées sur elle. Elle sent l'odeur de sa propre peur et la moiteur de ses mains sur la toile de la blouse. Jamais l'été ne l'avait brûlée ainsi. Sa langue et ses yeux sont secs à lui faire mal. Elle attend qu'il soit trop tard. Et dehors, le vent lui apporte les premières clameurs.

Héloïse lève la tête, mais il n'y a rien, ni personne. Rien qu'un marcel blanc taché, une paire de poings serrés, des ombres et des larmes.

- Papa...
- Tais-toi.

Les mots la heurtent. Elle encaisse, rentre les épaules, retourne au silence. Son cœur est un tambour de guerre. Le monde autour d'elle se peuple de fracas et d'abandon. Le chaos avance dehors, Héloïse tremble à l'intérieur. Sa mère gémit, loin d'elle et de ses perceptions. Seuls les cris l'atteignent désormais.

- Putain !
- Donne-nous la chienne !
- Livre-nous la salope, Portevin !

Il n'y a plus assez de place dans la cuisine pour accueillir ce qui gronde. Dans la cour, à l'extérieur de la vieille ferme, le martèlement des pas furieux a remplacé le caquètement des poules et l'hallali monte, gonflant le ciel d'une rage débridée. Il y a un mur, une porte, un air nimbé d'orage entre Héloïse et la meute hurlante, et seulement quelques secondes tissées d'angoisse et d'électricité.

– Papa...

– Ferme-la !

Sa fille ne sait pas comment il l'a entendue par-delà la haine qui se déverse au-dehors, ce père qui ne la défendra pas. Les mots sont des ennemis. Ils la giflent, la désignent et la détruisent. Les voilà qui arrivent, qui s'insinuent dans les interstices, se faufilent jusqu'à elle, aussi repoussants et agressifs que des insectes sur un cadavre. Héloïse oscille entre le refus et la douleur. Le gouffre est béant ; la proie est déjà tombée. Ce ne sera qu'un instant de plus à supporter.

Quand on cogne au bois de la porte, Héloïse bondit sur ses pieds et se précipite vers l'escalier. Son père lui barre le passage et la saisit par le bras, serrant jusqu'à lui arracher un cri. Sur sa peau brûlante, la poigne de l'homme imprime une marque de colère et d'infamie. Déjà il la traîne vers l'entrée, ignorant les tentatives désespérées qu'elle déploie pour se libérer. Ses ongles battent l'air autant que la chair, mais la main calleuse est rompue à l'accomplissement des tâches difficiles, et la mâchoire d'un molosse ne serrerait pas plus fort. Héloïse se bat en

vain. L'homme la tire après lui, l'emmène au supplice sans la regarder, la sacrifie sur l'autel de sa propre colère. Dehors hurle la masse, et pourtant le silence s'abat sur eux lorsqu'il ouvre. Ils sont des dizaines de regards hostiles, de tous les âges et de tous les sexes. Pas un sur lequel elle ne puisse mettre un nom, mais pas un qui soit venu pour l'appeler par le sien. Héloïse cligne des yeux, ploie vers l'ombre, mais son père la tient fermement et ne la lâchera que pour la leur donner.

– C'est ça que vous voulez ? beugle-t-il à la foule rassemblée devant chez lui.

Il y a comme un souffle d'assentiment qui frémit dans l'air étouffant, écrasé par l'orage en approche. Le ciel a la couleur du plomb fondu. La lumière est aveuglante.

– Eh bien prenez-la !

Héloïse pousse un cri quand il la déséquilibre au-dessus des marches et la jette en avant. Les mains et la clameur se referment sur elle avec la même vivacité. Elle n'a plus assez d'air pour protester, plus la possibilité d'échapper au monstre qui s'est emparé d'elle. Elle sombre. La meute victorieuse la prend, la malmène, l'absorbe et l'emporte comme un trophée. Ils la déchirent à belles dents à l'heure de la curée.

Le père referme la porte sans un regard pour celle qu'il a offerte en pâture aux chiens. Dans la cuisine, la femme sanglote encore, mais il ne la voit pas non plus. Il frémit de colère, les oreilles bruissant des cris qui disparaissent. Les coups sourds de son cœur attaquent sa poitrine. Il ne veut rien. Il ne réfléchit plus. Quelque chose de brûlant

lui déchire les entrailles, et il le déchire en retour, juste histoire d'avoir un autre à combattre.

– Tais-toi, toi aussi ! impose-t-il à l'ombre gémissante.

Elle obéit, mais c'est à peine s'il s'en aperçoit. Il se parle en dedans, se blesse avec sa colère. La pièce n'est pas assez vaste pour la contenir tout entière. Il tourne, vire, puis enfile ses bottes pour partir aux champs, au bois, ailleurs.

– Et ton fils ? l'arrête la mère quand il pose la main sur le bouton de la porte.

Des éclats de silence brillent entre eux.

– Je n'ai pas de fils, gronde-t-il en sortant.

La porte claque et, dehors, le vent se lève, chassant des nuages de poussière.

Chapitre 1

Septembre 2012

– Et votre grand-mère ?

Je retiens un soupir exaspéré et je croise les doigts sur la poitrine pour contenir l'implosion. J'entends déjà le compte à rebours.

– ... n'a rien à voir avec mes déboires sociéto-professionnalo-sentimentalo-pathétiques, je crois. Elle est morte avant ma naissance.

Je joue sciemment la provocation, et j'entends le « poc » caractéristique du stylo reposé. Derrière moi, j'imagine mon médecin qui doit lui aussi croiser les doigts et retenir un soupir. Une satisfaction inappropriée m'étire les lèvres.

– Votre autre grand-mère, je veux dire.

Et voilà. Misère, pauvre mémé... Trois mois de psychothérapie obligatoire et autant de séances utilisées à secouer les os de son cadavre pourtant admirablement rangé dans le placard familial. Mon analyste est

monomaniaque à tendance nécro-gérontophile. J'ai beau tenter d'éluder le sujet, durant les heures passées à moisir dans ce cabinet décoré avec autant de profusion que de mauvais goût, la discussion revient invariablement à la mère de ma mère.

Je me retourne pour voir le professionnel des méninges derrière son bureau en acajou et adopte un air des plus candides.

– Vous voulez dire, celle que j'ai dû voir au mieux trois fois dans ma vie ?

– Justement.

Mes aïeux, qui décidément n'avez pas l'autorisation de reposer en paix, si vous pouviez voir l'étincelle dans le regard de mon médecin ! Cette certitude d'être un phare dans ma nuit existentielle, mon néant personnel ! Mais aussi comment moi, pauvre trentenaire traversant une crise de divorcite aiguë, je pourrais deviner que l'intégralité de mes mésaventures de ménage viennent de mamie Lis, que j'ai vue la dernière fois l'année de mes sept ans ? Jamais, de toute évidence, jamais ! Il me faut pour lever le voile sur cette partie obscure de mon histoire personnelle toute l'aide d'Hippocrate. Enfin je comprends pour quelle raison ma femme – ex-femme dans quelque temps, avec un peu de chance – s'est tapé un collègue de travail dans mon bureau, me contraignant à l'emboutir – le collègue, pas le bureau. Tout est si clair, désormais ! C'est la faute de ma mamie.

– Je ne suis pas sûr qu'elle soit plus impliquée que l'autre, conclus-je.

Le psychothérapeute prend un air tout à la fois navré et patient, ce qui fait beaucoup d'expressions pour son petit visage de tubercule fripée. Je le sens bien mûr, prêt à me régurgiter l'intégralité de son analyse de ma situation, au risque de me donner envie d'étoffer mon casier judiciaire.

Heureusement, cette démonstration de haute compétence professionnelle est interrompue par l'entrée du labrador obèse qui, non content d'avoir l'autorisation de violer le secret médical, ne perd jamais une occasion de venir répandre les miasmes de son haleine fétide dans le cabinet de travail de son propriétaire. Il semble d'autant plus content de le faire si je m'y trouve, la sale bête, et chacune de mes consultations a été savamment parfumée par sa présence. Un de mes ancêtres l'a sans doute personnellement offensé, lui aussi.

Je le regarde dandinier son gros derrière de chien sédentaire pour mieux ignorer mon psychothérapeute à lunettes qui déblatère de nouveau sur ma famille. Je ne l'entends plus. L'évitement est une vertu pour laquelle j'ai quelque talent. Le gros chien jaune a le temps de laper la moitié de son écuelle et d'en répandre l'autre moitié sur le sol dans un grand bruit de langue avant que mon médecin ne capte de nouveau mon attention.

– Vous ne pourrez pas éviter le sujet indéfiniment.

C'est qu'il a l'air réellement convaincu que je fais de la rétention d'information, l'animal ! Mais comment est-ce que je pourrais, même avec toute la mauvaise volonté dont je me sais capable ? J'ai beau me creuser la

cervelle, sonder les abîmes de mon âme et remonter aux frémissements de cette affaire, je ne vois pas de lien entre la mort de ma mamie et le plan cul de ma femme, à part peut-être l'odeur de décomposition qui se dégage de ces deux événements pourtant fort éloignés l'un de l'autre.

– Vous avez raison, docteur, avoué-je soudain dans un grand élan d'hypocrisie. Tout est arrivé à cause d'elle ! Les souvenirs que j'en ai, à savoir une cour boueuse, une sombre odeur de naphthaline et des vieux biscuits à messages, peuplent mon sommeil de cauchemars qui hantent mes nuits d'adulte responsable. Il doit y avoir là-dessous les traces d'un Œdipe transgénérationnel refoulé qui explique pourquoi ma femme s'est envoyée en l'air avec mon collègue culturiste. La preuve, rien qu'en pensant à tout ça, je ressens l'envie poignante d'agresser les petites vieilles dans la rue, surtout celles qui sortent d'un club de gym.

– Vous faites preuve de mauvais esprit.

– Vous êtes sûr ? Venant de moi, ça me surprend.

Je lui balance un sourire plein de condescendance et me dandine comme le labrador sur la moquette. J'ose espérer qu'à ce moment précis le praticien est aussi exaspéré que moi. Dire que j'en ai encore au moins pour une vingtaine de séances ! Ce n'est pas une amende honorable qu'ils veulent, c'est un suicide.

– Admettez que votre environnement ne brille pas par la cohérence de la cellule familiale, tente mon analyste sur un ton professoral. Entre votre grand-mère qui était

filles-mères à une époque où, disons, c'était mal vu, votre mère qui a fait deux enfants de deux pères différents et vous-même qui venez de briser votre couple...

– Oui, enfin ma femme a donné un sérieux coup de rein pour régler la question. Pardon, coup de main ! Je voulais dire coup de main, bien sûr.

Il faut que je cache un peu plus que je m'amuse, ou alors il va me faire un tel rapport d'expertise que je vais finir en camisole.

– Vous n'êtes pas obligé d'être aussi cynique. D'autres que vous ont vécu des situations similaires et ont réussi à se reconstruire par la suite. Mais pour cela, il faut que vous y mettiez un peu de bonne volonté.

J'observe le chien qui se lèche bruyamment les parties, allégorie de mon analyse personnelle de la situation. En voilà un verbe intéressant, analyser. On cherche dans le cerveau des gens quel morceau moisi les a contraints à entrer en conflit avec la société et ceux qui y vivent. Ensuite, quand on a trouvé et colmaté la brèche à grands coups d'antidépresseurs, on les renvoie dehors, allez hop, bon pour le service. Parce que bien évidemment, on ne tolère pas trop que les gens ne soient pas « intégrés », dût-on les droguer un peu pour ça. Sois heureux et tiens-toi tranquille. D'ailleurs, si tu es malheureux, tiens-toi tranquille quand même.

– À quoi pensez-vous ?

– Au fait que je ne suis pas trop malheureux.

– Vous êtes content que votre couple se soit brisé ?

Je me retourne pour regarder le médecin en me demandant quel bruit ferait son nez si mon poing s'abat-tait dessus.

– À votre avis ?

– C'est à vous que je pose la question.

– C'est con pour un type qui est censé m'apporter des réponses.

Il soupire. Je retourne à ma contemplation du labrador en attendant que la séance de torture s'achève par la sacro-sainte leçon de morale. *Ite missa est.*

– Vous savez, vous êtes le seul à pouvoir vous tirer de là. Moi, je ne peux que vous aider à y voir clair.

– Vous savez, je ne suis pas sûr que vous attaquer à mes grands-mères m'aide beaucoup. Cela dit, je ne voudrais pas remettre en question vos compétences.

Je me lève comme il referme son calepin, et m'étire avec un peu trop de satisfaction. Ça ne lui échappe pas, mais il a la sagesse de ne pas relancer la machine. Il commence réellement à me connaître.

– Même heure, la semaine prochaine ?

– Je frémis d'impatience.

Il me désigne la porte, et je me fends d'un salut protocolaire. Pour une fois, il aura rendu les armes avant de déterrer tout ce que le caveau familial compte d'histoires sordides. Ma pauvre famille. Ce n'est pas parce que je viens de ruiner cinq ans de mariage d'un coup de poing – soit dit en passant, admirablement ajusté – que mes grand-mères n'ont pas le droit de reposer en paix et d'être délivrées de moi.

– Pour la prochaine séance, essayez de discuter avec votre mère à propos de votre famille, et de déterminer avec elle ce qui vous caractérise en tant que groupe, et vous-même en tant qu’individu au sein du groupe.

– J’ai quatre heures, c’est ça ?

Le regard que me lance mon analyste me donne presque envie d’avoir pitié de lui.

– Vous ne vous aidez pas vous-même en vous cachant derrière l’humour et une affectation de détachement. Vous n’êtes limité ni par vos sarcasmes, ni par vos actes. La vie des autres a un impact sur qui vous êtes.

Je hoche la tête, conciliant.

– Il me semble que j’avais pleinement conscience que les actes de ma femme étaient pour beaucoup dans ce qui m’arrive en ce moment, docteur. Mais merci quand même.

Je sors avant qu’il ait tout à fait perdu son air de mérou déconfit. La secrétaire lève les yeux quand je m’approche. C’est un beau brin de jeune fille que j’ai repéré dès ma première visite, mais qui ne fait pas mine de s’intéresser à moi.

– Déjà fini, monsieur Portevin ? me demande-t-elle de sa voix douce.

– Non hélas. Il paraît que je suis puni la semaine prochaine aussi.

Elle sourit pour la forme. Raté. Je lui suis aussi indifférent que la plante verte abandonnée derrière la fontaine à eau. Pendant qu’on note mon nom dans le grand cahier des rendez-vous, je patiente.

Je ne sais jamais quoi faire de mes bras et de mon corps, dans ces moments-là. L'immobilité m'a toujours été inconfortable, surtout quand il y a quelqu'un pour la constater. Même respirer cesse d'être naturel quand on est debout, sans but, à attendre qu'un autre décide de votre sort. Et pourtant, je ne risque pas grand-chose.

Je vais avoir un petit papier avec la date et l'heure de la prochaine séance, et on me le remettra en me précisant tout cela à l'oral, comme si j'étais incapable de lire. Je viens toutes les semaines le même jour, à la même heure, depuis des mois, mais ils ont peut-être peur que j'oublie l'injonction du tribunal. J'aimerais bien, mais ça m'étonnerait qu'on me laisse faire.

– Voilà, nous disons donc mercredi prochain à dix-sept heures, n'est-ce pas ? N'hésitez pas à appeler si vous avez un empêchement.

– Plus de job, plus de femme, je me demande bien ce qui pourrait m'arriver.

La secrétaire esquisse un nouveau sourire creux et je lâche l'affaire. Je complète le chèque pour régler ma séance obligatoire, je le lui donne, elle me remercie, et toutes ces sortes de choses. Je ne suis pas certain d'être un expert en politesses sociales et autres comportements adaptés, mais je me soigne. Littéralement, si j'en crois la Sécu.

Un long couloir me ramène à la civilisation. L'immeuble de mon psy est le complet opposé de son appartement. L'un est surchargé et vieillot, l'autre est aseptisé et blanc. Il n'y a rien qui soit plus déprimant que

de quitter un endroit plein pour un endroit vide, surtout quand l'endroit plein l'est trop. Je gagne les ascenseurs et je m'enfuis avec d'autant plus de précipitation que j'ai l'impression d'étouffer.

Dehors, le ciel est comme je l'ai laissé. Paris a pris une teinte d'inox ; la pollution et la chaleur couvrent le monde, et les rares voitures défilent avec la monotonie des secondes sur le cadran d'une montre. Je décide de rentrer à pied pour respirer. M'enfermer dans un transport quelconque, forcément bondé, me fait horreur par avance. Et puis rien de mieux pour les poumons que cet air vicié, plein de bon monoxyde de carbone et de fumée. Ça me donnerait presque envie d'en griller une, mais j'ai arrêté de fumer pour Coralie. Ce serait un comble que je ruine le seul truc qui me reste de ces années.

Je ne devrais pas m'apitoyer sur mon sort. Je ne suis pas le premier ni le dernier pékin à vivre un divorce à trente-cinq ans. Ça pourrait être pire, j'imagine. Au moins, je peux me consoler en voyant les morceaux répandus sur le sol : il n'y a pas d'enfant brisé au milieu. Mon entêtement à refuser de me reproduire aura au moins eu ça de bien. On n'aura rien cassé en plus de nous, à part la gueule du culturiste.

Mon psy a beau tirer de grandes conclusions sur mon histoire, elle est affligeante de banalité. J'ai rencontré Coralie dans ma boîte il y a sept ans, on a couché ensemble, on s'est plu. Dans cet ordre. J'ai fini par me dire qu'à trente ans, c'était le moment de l'épouser. Ça faisait deux ans qu'elle me supportait, et on a déjà fait

plus court comme période d'essai. Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai dû croire que le mariage donnerait de la cohérence aux choses fragiles. J'ai pensé que ça justifierait le reste, pour le meilleur et pour le pire. Seulement, comme à peu près tout ce qu'on nous raconte sur la vie, ce n'est pas comme ça que ça marche. Coralie était la même après, et moi aussi. Un gros con égoïste, d'après ce qu'elle m'a craché à la gueule au tribunal. Bon, elle s'adressait au juge, mais le cœur y était, et c'était quand même de moi qu'on parlait. C'est étrange, ça ne m'a pas vraiment touché sur le moment ; depuis, ça tourne en satellite autour de mes neurones. Un gros con égoïste ? Peut-être que c'est vrai.

Est-ce qu'on n'est pas toujours l'égoïste de quelqu'un ? Si je suis centré sur moi, c'est que je suis la seule réalité tangible. Est-ce que je sais, moi, ce que sont les autres et ce qu'ils perçoivent ? Est-ce que je peux le comprendre, ou le contrôler ? Qui je suis, pour prétendre ça ? Je ne peux pas dire que le bien-être de Coralie ne m'intéressait pas, mais comment étais-je censé deviner si elle était heureuse ou malheureuse ? Je n'ai pas de don de prescience. Quand elle ne disait rien, je n'en pensais rien. Il paraît que c'est ça, être un sale con égoïste. Il paraît que j'aurais dû voir, comprendre, et d'autres verbes du même lexique. Quelque chose ne fonctionne pas chez moi, sans doute, mon psy essaie peut-être de réparer ça. Je ne sais pas si c'est possible. Je ne sais pas non plus comment font tous les autres. Je fumerais bien une cigarette.

rien éprouver, ni malaise, ni satisfaction, ni colère, ni hostilité. Tout est lisse dans ma mémoire. Ces années se sont enfuies, ce sont des instants qui appartiennent au passé. Déjà, tout se détache de moi. Dedans, je suis le même. Dehors, je peux de nouveau respirer.

Je range le portable dans ma poche et remonte la fermeture Éclair de ma veste. Le froid est vivifiant, et le silence de Paris est une invitation. Dans le ciel, des milliards de flocons se croisent et se perdent, se collent et se séparent, pour mieux se retrouver et devenir la neige, en bas sur les trottoirs.



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019. N° 141903 (XXX)
Imprimé en France